

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Georges-Arthur Goldschmidt a commencé tard, mais il s'est bien rattrapé depuis : en vingt-cinq ans à peine, de 1971 à 1995, il a publié une douzaine de livres (essais, romans, récits) et traduit une trentaine d'autres (Nietzsche, Goethe, Kafka, Benjamin et surtout Handke) tout en enseignant l'allemand aux galopins de Belleville, dont il garde un très bon souvenir. Né en Allemagne, réfugié en France à l'âge de dix ans, juste avant la guerre, ce germaniste totalement bilingue, qui a traduit dans les deux sens, écrit dans ses deux langues et sur ses deux langues – voilà qui est peu commun ! – a un autre talent rare et précieux : la réflexion chez lui ne s'éloigne jamais du concret, de la sensation, du sentiment ; on retrouve dans ses traductions justement célèbres, autant que dans ses livres, encore trop peu connus, la même vitalité, la même passion que dans cet entretien.

Georges-Arthur Goldschmidt

TransLittérature : *Vous êtes écrivain, traducteur, vous avez fait une carrière d'enseignant. Quelle est la place respective de ces activités dans votre vie ?*

Georges-Arthur Goldschmidt : J'ai toujours été professeur d'allemand dans l'enseignement secondaire. Je suis venu à l'écriture à dix-huit ans, comme tout le monde, mais je n'ai commencé à écrire sérieusement que vingt ans plus tard. Mon premier livre a été publié en 1971, j'avais donc plus de quarante ans. Quand j'ai rapporté les épreuves du deuxième à Christian Bourgois, il m'a dit : « Il faut que vous traduisiez quelque chose pour moi parce que vous êtes d'origine allemande. » J'ai répondu : « Non, jamais, la traduction c'est l'horreur ! » Alors il m'a tendu un petit bouquin. Ça s'appelait *Bienvenue au conseil d'administration*. L'auteur, un certain Peter Handke, m'était inconnu. J'ai lu la première page et j'ai reçu un véritable coup sur la tête. C'était prodigieux ! J'ai dit : « J'accepte. » Je l'ai traduit aussitôt. Ensuite le Livre de Poche m'a proposé de retraduire le *Zarathoustra* de Nietzsche. Or ce *Zarathoustra* est le premier livre allemand que j'aie retrouvé, à dix-huit ans, après la guerre. À l'époque, j'avais barbouillé les murs de ma chambre avec des phrases du livre. *Zarathoustra* c'est formidable – à dix-huit ans du moins... J'ai fait cette traduction avec un grand plaisir en pensant à ma jeunesse. Ensuite j'ai aussi traduit *Allemands* de Walter Benjamin, un admirable livre, et surtout j'ai continué à traduire Handke. J'ai fait sa connaissance, nous sommes devenus très amis. Un beau jour, Bernard de Fallois me téléphone. Je lui avais dit, dix ans plus tôt, qu'il serait bon de retraduire Kafka un jour, car la belle traduction de Vialatte avait tout de même quelques erreurs. Il s'en était souvenu ! J'avais été, intérieurement, changé, établi par Kafka et j'ai été extrêmement heureux alors de traduire *Le procès*. Vous voyez donc que si j'ai traduit, c'est par une série de hasards. Mais toujours avec enthousiasme. Je n'ai jamais traduit un livre que je n'aurais voulu écrire. Je ne peux pas traduire ce qui ne me parle pas. Ça me tombe des mains, c'est une espèce de paralysie corporelle.

Comme si je n'avais plus de muscles. Il me faut, pour pouvoir traduire, une participation profonde...

TL : *Comme si vous entriez dans un autre corps...*

G.A.G. : J'entre dans le livre à traduire. Je le sens géographiquement autour de moi, à droite, à gauche. Je ne crois aux mots que quand ils sont devenus corps. C'est pourquoi j'ai traduit presque tous les livres de Handke, sauf un ou deux.

TL : *Pourquoi vos débuts d'auteur et de traducteur ont-ils été si tardifs ?*

G.A.G. : Parce que j'ai, comme on dit en allemand, « une tuyauterie longue ». J'ai évolué très tard, très lentement. D'abord il fallait que j'absorbe la différence, l'espace intermédiaire entre les deux langues. Il fallait aussi que je trouve un équilibre dans ma vie, que je devienne un être « normal ». J'ai toujours écrit, mais sans publier ni même me relire, et c'est seulement dix ans après mon mariage que tout à coup j'ai senti que ça se mettait en place.

TL : *Vous écrivez dans deux langues, ce qui n'est pas fréquent...*

G.A.G. : C'est une drôle d'histoire. Il se trouve qu'à l'âge de onze ans j'ai cessé de parler l'allemand – ma langue maternelle – en même temps que j'apprenais le français. Ce qui m'étonne, c'est que je n'ai pas le moindre souvenir de cet apprentissage du français. Et l'autre chose étonnante, c'est que plus tard, en lisant des textes littéraires allemands pour préparer mon bac, j'ai découvert que ces textes étaient écrits dans ma langue d'enfant : en allemand, surtout à cette époque-là, on utilisait peu de mots étrangers. Il y a en allemand 2 500 racines et c'est tout. Si bien que tout d'un coup – ç'a été la plus grande surprise de ma vie – ma langue maternelle était là tout entière à ma disposition. Peut-être que le français, qui est une langue subtile, qui nécessite quelqu'un pour vous l'apprendre, une langue très fragile, ne serait pas resté de cette façon.

TL : *Qu'est-ce qui vous fait écrire un livre dans telle langue plutôt que dans l'autre ?*

G.A.G. : C'est très difficile à dire. Sans doute qu'en français, les choses sont plus distanciées, plus extérieures à moi, alors qu'en allemand je suis plongé dans mon intimité. On m'a fait remarquer que je racontais souvent la même chose, d'abord dans une langue puis dans une autre, mais de manière très différente : plus directe en allemand, plus symbolisée en français. Le français est pour moi la langue du soulagement d'être avec les autres. J'ai l'impression que l'allemand cerne davantage le réel intime, et le français l'étend davantage au monde.

TL : *Vous avez écrit – en français – un livre sur la langue allemande, Quand Freud voit la mer, qui à mon sens devrait être lu par tout traducteur, et qui est une déclaration d’amour à la langue allemande...*

G.A.G. : Dans mon esprit ce n’est pas du tout ça ! Je n’ai jamais relu ce bouquin, mais il me semble avoir simplement décrit l’allemand comme il fonctionne. En fait, j’aime beaucoup mieux le français!

TL : *Il y a du moins une fascination...*

G.A.G. : Ça oui, tout à fait ! Je suis fasciné par l’allemand comme par un monstre...

TL : *Pourquoi n’avoir pas écrit un livre symétrique sur la langue française ?*

G.A.G. : Justement, je suis en train de l’écrire – en allemand ! En fait, c’est surtout un éloge de la subversion, que j’ai apprise dans mon enfance en France, en lisant Pascal, La Rochefoucauld... La littérature française a produit de magnifiques emmerdeurs, même si le pays était structuré de façon encore plus autoritaire que ne l’étaient les États allemands.

TL : *Dans La ligne de fuite, vous décrivez le français comme une langue d’intérieur, une langue feutrée aux sons « arrondis, galbés »...*

G.A.G. : C’est une langue douce, polie, et en même temps l’une des plus énigmatiques que je connaisse, pleine de niveaux de langue, de chausse-trapes, de mystères, de sous-entendus... C’est clair, et impénétrable. Il y a comme ça certains mots finalement insaisissables, alors que le mot allemand qui le traduit est stupide à force de précision !

TL : *L’écrivain Goldschmidt a-t-il influencé le traducteur ?*

G.A.G. : Je ne sais pas... Peut-être que l’audace vis-à-vis de la langue, que j’ai acquise en écrivant, a eu une influence sur mon travail de traduction.

TL : *Inversement, quel a été l’apport du traducteur à l’écrivain ?*

G.A.G. : Il a tout apporté ! Mes deux premiers livres avaient un côté excité, excessif, agressif. Cela ressemblait un peu à du Rebatet – ce qui n’est pas un compliment. C’est alors que j’ai découvert Handke, qui m’a beaucoup influencé. Je me suis rencontré avec lui d’abord sur le plan de la vision, de l’œil, et c’est pour moi la chose qui compte le plus. Il m’a appris, de manière absolue, qu’il ne faut pas écrire avec des mots. Il faut écrire ce qu’on voit, avec le moins de mots possible. Devant cette prolifération monstrueuse de la langue allemande, qui avance des pseudopodes, comme les amibes – vous faites ce que vous voulez, vous créez tous les mots que vous voulez –, Handke, lui, écrit avec une sobriété presque à la Valéry. Et je n’ai plus écrit de la même façon après l’avoir traduit.

TL : *Vous auriez pu traduire vos livres vous-même, or vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ?*

G.A.G. : Je ne me traduis pas pour trois raisons. D'abord je me sentirais ridicule : avoir ce livre à côté de moi comme la Bible, examiner ce qu'a écrit le Maître, c'est d'un ridicule ! Ensuite, ce serait d'un ennui insondable, parce que vous avez envie de vous éloigner du texte, d'écrire autre chose...

TL : *Et pourquoi pas ?*

G.A.G. : Oui, bien sûr, mais à ce moment-là j'aime autant écrire un autre bouquin, comme je le fais. Et troisièmement, ce serait une perte de temps. En revanche, pour mon livre *La ligne de fuite*, j'ai énormément travaillé avec mon traducteur, Jean-Luc Tiesset, qui a fait un travail magnifique. C'est un germaniste remarquable qui a eu avec moi une patience absolue, parce que je l'ai emmerdé au-delà de toute expression.

TL : *Vous vous êtes vus souvent ?*

G.A.G. : Oui, nous avons beaucoup travaillé ensemble, et je l'engueulais tout le temps, mais le résultat – à part un ou deux mots de trop peut-être – est exactement ce que j'aurais écrit en français. Non, l'autotraduction est impossible. J'ai essayé une fois – j'avais besoin d'une de mes phrases allemandes pour un article. Eh bien je n'ai pas pu : il y avait de telles impossibilités grammaticales, des tournures... J'ai séché. Mais cette incapacité, en même temps je la trouve passionnante, fascinante ! J'ai écrit un article où j'essayais de montrer que la plus grande jouissance du traducteur, justement, c'est de sécher. C'est complètement clair, absolument évident, et il n'y a rien à faire ! Il y a ce moment où la langue de départ est suspendue au-dessus du vide de la langue d'arrivée, c'est extraordinaire – mais il n'y a que nous qui le savons.

TL : *Avez-vous aussi traduit du français en allemand ?*

G.A.G. : Peu. J'ai traduit *Alcyon* de Pierre Herbart, l'ami de Gide.

TL : *Là encore, c'était un coup de cœur ?*

G.A.G. : Bien sûr. Herbart est un très grand écrivain méconnu. J'ai aussi retraduit, pour mon usage personnel, certains passages des *Confessions* de Rousseau escamotés par le traducteur allemand. Ce qui me frappe beaucoup, c'est cet inconscient qui pèse sur les traducteurs, et qui les empêche sur certains points de traduire la réalité du texte. C'est très intéressant, par exemple, de voir comment les traducteurs allemands de Rimbaud n'ont jamais vu le côté obscène des *Illuminations*, dans « H » ou « Enfance » notamment. Moi ça m'arrive aussi ! Quand Handke relit mon travail, il découvre des erreurs,

et il se marre. Mais il ne veut pas me dire où elles sont. Il veut les laisser, ça l'amuse. Ou alors il me dit : « Là c'est formidable, ta trouvaille, ça n'a aucun rapport avec ce que j'ai écrit et c'est magnifique. » Lui aussi, d'ailleurs, se trompe quelquefois : il a traduit deux livres de moi, les traductions sont merveilleuses, mais il y a des erreurs. Un jour que je comparais mon texte et sa traduction pour une lecture en Allemagne, j'ai trouvé trois faux-sens dans une seule phrase ! Il s'était complètement planté ! Mais planté *dans le bon sens*. C'était exactement ce que j'aurais pu écrire.

TL : « *J'ai même rencontré des contresens heureux* »...

G.A.G. : Tout à fait. Et ceux-là sont invisibles à la lecture, étant dans le droit fil du texte. Alors qu'une autre fois, avec un autre traducteur, j'ai tout de suite repéré les erreurs parce qu'elles tombaient à côté. Mais les contresens heureux, il faut les laisser ! D'ailleurs, j'interdis par testament toute modification des traductions que Handke a faites de mes livres, malgré leurs contresens – et même à cause d'eux. Je crois beaucoup au contresens. Même quand il trouble. Si l'écriture ne trouble pas, eh bien faisons autre chose, allons au restaurant...

TL : *Comment travaillez-vous ensemble, tous les deux ?*

G.A.G. : Il est venu deux ou trois fois chez moi, s'est assis à ma table et m'a dit : « Il y a trop de mots... Enlève ! enlève ! » Il s'est mis à barrer des mots. Mais nous travaillons assez peu ensemble. Il a la flemme, ça l'emmerde. Et je le regrette. Cette confrontation avec l'autre, c'est la meilleure façon d'apprendre. J'ai davantage travaillé – et c'est l'un des plus beaux souvenirs de ma vie – avec le metteur en scène Claude Régy, quand j'ai traduit pour lui deux pièces de Handke, *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition* et *Par les villages*. Nous étions assis ensemble, je traduais oralement, son secrétaire copiait ensuite à la machine. Je retournais chez moi reprendre le texte et je revenais le voir. Il me disait : « Non, là, ça ne va pas. » Je râlais, je l'engueulais – et tout à coup, à cause de son refus, je trouvais. J'ai eu la même expérience avec Barrault, pour son *Zarathoustra*. C'est passionnant : l'autre sent que ce n'est pas ça, même s'il ne sait pas pourquoi. Et il vous pousse à trouver.

TL : *Quelle impression cela vous fait-il d'entendre votre texte dit par les comédiens ?*

G.A.G. : On est très surpris, toujours. On ne se reconnaît pas. Ça ne vous appartient plus du tout, heureusement !

TL : *Au cours de votre travail, passez-vous votre texte à l'épreuve du « gueuloir », pour vous assurer qu'il sonne bien ?*

G.A.G. : Non, parce que je n'en ai pas besoin. Je l'entends intérieurement. Je ressens le texte de façon très physique, animale, je suis incapable de faire quoi que ce soit d'abstrait.

TL : *On a coutume de répartir les traducteurs en deux grandes familles, les sourciers et les ciblistes. Arrivez-vous à vous situer dans ce cadre ?*

G.A.G. : Je ne sais pas. Quand je traduis, je ne sais pas ce que je fais, et je me moque bien de le savoir ! Je n'ai aucune théorie. La théorie, elle vient après, à la rigueur. J'ai l'impression qu'il y a des cas où vous êtes l'un, des cas où vous êtes l'autre, et parfois les deux ensemble...

TL : *Lors de la parution des deux traductions du Procès, certains ont décrit la vôtre comme plus tournée vers l'original que celle de votre ami Lortholary.*

G.A.G. : Kafka est un cas particulier. C'est tellement précis que l'humour, que Lortholary revendique avec raison, est moins dans la langue que dans les situations. Le texte est presque une série de didascalies, comme au théâtre. C'est d'une nudité totale. Je me suis donc conformé à la réalité cinématographique de ce que je voyais. Mais chez Handke, inversement, il m'arrive de contourner les obstacles, d'entrer autrement.

TL : *Êtes-vous conscient de ce que vous faites ? Quand vous hésitez entre plusieurs versions d'une même phrase, cherchez-vous à comprendre pourquoi telle ou telle vous paraît instinctivement meilleure ?*

G.A.G. : Non. Cela ne m'intéresse pas de le savoir. Et je ne garde aucun souvenir de mon travail de traduction.

TL : *Parlons de votre atelier, de vos outils.*

G.A.G. : Je ne possède aucun dictionnaire bilingue. J'ai un Littré, un Robert, un Wahrig et le petit Brockhaus. Et quand j'ai des noms d'oiseaux ou de poissons à traduire, je vais au centre Pompidou chercher le renseignement.

TL : *Travaillez-vous sur ordinateur ?*

G.A.G. : Je commence à la plume. Mes livres personnels, je les écris toujours au stylo sur du papier d'écolier. Et mes traductions au crayon à bille sur des feuilles 21x29. Pourquoi, je n'en sais rien. Ensuite, je tape à la machine. Quant à l'ordinateur, c'est pour moi très récent. Mon fils vient de me coller un vieux Macintosh qui le gênait chez lui, il m'a un peu appris à m'en servir. Pour recopier mes propres fromages, c'est très amusant. Mais je ne peux pas écrire directement sur l'écran.

TL : *Avez-vous eu des maîtres en traduction, des grands traducteurs qui ont été pour vous des intercesseurs ?*

G.A.G. : J'ai eu des profs de Sorbonne admirables, comme Robert Minder, ou des professeurs assistants comme Georges Pauline ou Claude Drijard, qui nous faisaient faire des thèmes et des versions. C'est là que j'ai tout appris de ce qu'on peut apprendre : une technique. Le reste, on l'apprend tout seul. À part ça, je ne lis jamais de livres allemands en traduction, je me refuse à lire le travail des autres traducteurs, à chercher leurs fautes.

TL : *Il vous sera donc difficile de répondre à la question suivante : les traductions d'aujourd'hui sont-elles meilleures que celles du passé ?*

G.A.G. : On a vu dans le passé des traductions admirables, comme celle de Hölderlin par Philarète Chasles, parue dès 1802 je crois. Pourtant, j'ai l'impression que la traduction dans son ensemble a fait d'immenses progrès, parce que les gens ont davantage de contacts avec les langues qu'avant.

TL : *Avez-vous des projets en traduction ?*

G.A.G. : Non, je n'en ai plus, du moins jusqu'à nouvel ordre. Je vieillis et je veux m'occuper de mes petits-enfants, du temps qu'il fait, de la vie qui me reste à vivre. Et puis j'ai encore quelques livres à écrire. Time is money !

Propos recueillis par
Sacha Marounian et Michel Volkovitch

Georges-Arthur Goldschmidt écrivain, c'est notamment : *Molière ou la liberté mise à nu*, essai, Julliard, 1973 ; *Jean-Jacques Rousseau ou L'esprit de solitude*, essai, Phébus, 1978 ; *Le miroir quotidien*, roman, Le Seuil, 1981 ; *Un jardin en Allemagne*, roman, Le Seuil, 1986 ; *Peter Handke*, essai, Le Seuil, 1988 ; *Quand Freud voit la mer*, Buchet-Chastel, 1988 ; *Narcisse puni*, Plon, 1989 ; *La forêt interrompue*, Le Seuil, 1991 ; *La ligne de fuite*, récit traduit de l'allemand par Jean-Luc Tiesset, Flammarion, 1994.

Georges-Arthur Goldschmidt traducteur, c'est plus de vingt livres de Peter Handke aux éditions Gallimard, Christian Bourgois et de l'Arche, 1975-1991 ; Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Le livre de poche, 1972 ; Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*, Le livre de poche, 1973 ; Daniel Halévy, *Nietzsche*, Le livre de poche, 1977 ; Walter Benjamin, *Allemands*, Hachette, 1979 ; Adalbert Stifter, *L'homme sans postérité*, Phébus, 1979 ; Franz Kafka, *Le procès*, Presses Pocket, 1983 ; *Le château*, Presses Pocket, 1984. Du français en allemand : Pierre Herbart, *Alcyon*, Ammann Verlag, 1987.